

# Hubert Védérine sans cagoule

**François Mitterrand voit volontiers en lui le joker gagnant de... l'après-Mitterrand. Un homme de l'avenir, dont, Hubert Védérine ? Sa généalogie en ferait plutôt un homme du passé. Un passé tranchant comme une francisque...**

**D**e toutes les pistes jusqu'alors évoquées pour expliquer l'assassinat du pasteur Doucé, celle qui renvoie à Hubert Védérine est sans conteste la plus explosive. Non seulement parce que, depuis l'accession de la gauche au pouvoir, Védérine est l'un des piliers de l'Elysée, mais surtout parce qu'il appartient par filiation à ce qu'il est convenu d'appeler le « premier cercle » autour de François Mitterrand.

## Un drôle de compagnon de Résistance

Agé de 47 ans, Hubert Védérine est appelé à l'Elysée en 1981 à la demande personnelle de François Mitterrand, comme conseiller technique et conseiller diplomatique. Recasé sous la première cohabitation au Conseil d'Etat sans pour autant abandonner ses activités diplomatiques, il en ressort en 1988 pour devenir porte-parole de la présidence. Depuis 1991, il occupe le poste de secrétaire général de la présidence de la République. Dans l'ordre protocolaire, il est le premier des collaborateurs du président de la République, avant le chef d'état-major particulier du président, avant le directeur de cabinet. Une belle, une très belle ascension qui doit beaucoup à ses qualités personnelles, bien sûr, mais aussi aux amitiés tissées, dans les années trente, par celui qu'on appelait alors « le bon François ».



En 1947, le député de la Nièvre François Mitterrand obtient son premier portefeuille : ce sera le ministère des Anciens Combattants. Sur quels critères le poste lui a-t-il été attribué ? Deux de ses amis ont intercedé en sa faveur auprès du président du Conseil, Paul Ramadier : Georges Beauchamp et Jean... Védérine. Le papa d'Hubert, puisque c'est de lui qu'il s'agit, ne quittera plus Mitterrand.

En compagnie de Beauchamp, Jean Védérine intègre d'ailleurs le cabinet ministériel que dirige un certain Robert Mitterrand, le frère. Les liens qui unissent les Mitterrand, Beauchamp et Védérine sont étroits. « [Ils] symbolisent bien, écrit Roger Faligot et Rémi Kauffer (1), cette petite "franc-maçonnerie" qui, pour des raisons techniques aussi bien qu'affectives, l'accompagnera tout au long de sa conquête des responsabilités suprêmes : » Jean Védérine n'est-il pas, selon des historiographes complaisants du mitterrandisme, l'un des « compagnons de Résistance » (2) du futur président ? La réalité est un peu différente.

Elle est même très différente quand on sait que Jean Védérine fait, comme François Mitterrand sans doute, ses premières armes politiques

au sein de la Cagoule, le Comité secret d'action révolutionnaire issu de l'Action française et qui, au milieu des années trente, avait pour objectif principal de renverser la République ! Rien d'étonnant alors que Jean Védérine, prisonnier de guerre au stalag Sagan, obtienne sa

ciel » par son ministre de la Défense Paul Quilès, un arrêté qui homologue le MNPGD comme mouvement de Résistance. Principal document attestant de la participation du MNPGD à la Résistance : un ouvrage intitulé « Dossier prisonniers de guerre rapatriés » établi par un témoin de moralité incontestable. Jean Védérine ! Lequel, non content d'avoir obtenu la Francisque, avait accordé son parrainage à trois autres postulants ! Seuls la vigilance de résistants moins tardifs et un vice de forme permirent de casser l'arrêté.

C'est donc dans ce milieu mitterrand-pétaino-résistant que Hubert Védérine, né en 1947, découvre la politique. L'heure n'étant plus à la réaction, c'est à gauche qu'Hubert s'engage. A Sciences-po, en 1968, il anime le comité de grève. Un stage au « Monde », puis il intègre l'ENA. Il en sort en compagnie d'Elisabeth Guigou, qu'il appellera vingt ans plus tard à l'Elysée, dans la promotion « Simone Weil », laquelle « passe pour avoir été la plus à gauche de toutes les promotions » (3). Nous sommes en 1974 et, depuis un an, Hubert Védérine a adhéré au Parti socialiste.

Pendant le septennat giscardien, Hubert Védérine appartient à cette catégorie de hauts fonctionnaires qui, servant l'Etat le jour, rejoignent à la sortie du bureau les groupes de réflexion destinés à préparer la victoire du candidat de la gauche à la prochaine échéance présidentielle. Auprès de Charles Hernu, propulsé à la tête de la Fédération nationale des élus socialistes et républicains - et dont la « résistance » commence aussi à être mieux cernée... - Védérine « participe au groupe des experts sur les questions de défense » (4). Et il collabore sous pseudonyme - il est chef de bureau au ministère des Affaires culturelles -, sous le nom d'Hubert Elina, à la revue de la Fédération, « Communes de France ».

La suite est connue. Il entre en 1977 au conseil municipal de Saint-Léger-des-Vignes, grâce à sa domiciliation fictive chez le curé Glenross, et devient, l'année suivante, suppléant du député de Nevers Daniel Bemoist. L'implantation du jeune Védérine dans le fiel de François Mitterrand est

réussie. Une sorte de succession dans la continuité... François Mitterrand ne devait-il pas son parachutage (électoral...) dans la Nièvre à l'amical soutien d'un certain Eugène Schueller, financier de la Cagoule ?

## L'homme des relations arabes

A l'Elysée, Hubert Védérine sera l'un des rares hommes de confiance de François Mitterrand. Grâce à ses relations dans le monde arabe - son père aurait été notamment « un confident de Mohammed V » (5) -, il rassure les ambassades arabes lors de l'arrivée de la gauche au pouvoir, ou négocie secrètement avec Hafez el-Assad ou Ibrahim Souss pour la libération des otages français retenus au Liban. Et quand Mitterrand s'envole dans le plus grand secret pour Beyrouth, après l'explosion du Drakkar qui a causé la mort de 58 soldats français, Védérine est du voyage alors qu'à Paris, le Premier ministre lui-même, Pierre Mauroy, n'est au courant de rien.

Brillant et cultivé, passionné d'opéra, Hubert Védérine est de ceux dans lesquels François Mitterrand et une partie de la gauche ont placé leurs espoirs de renouvellement. « Lecteurs qui aimez les destins, écrivaient ainsi Michel Schifres et Michel Sarazin (6), suivez celui-là : il existait. Que de compliments ! C'est que l'homme les mérite : il n'est pas banal. »

B.L.

(1) « Les résistants, de la guerre de l'ombre aux allées du pouvoir, 1944-1989 », Fayard, 1989.

(2) Pierre Favier et Michel Martin-Roland, « La décennie Mitterrand », tome 1, Le Seuil, 1990.

(3) Emmanuel Ratier, « Encyclopédie politique française », Faits et Documents, 1992.

(4) Jean Guisnel, « Charles Hernu ou la République au cœur », Fayard, 1993.

(5) Pierre Favier et Michel Martin-Roland, op. cit.

(6) « L'Elysée de Mitterrand, secrets de la maison du Prince », Alain Morgau, 1985.

## Son père avait obtenu la Francisque

Le « compagnonnage » résistancialiste des deux hommes ne s'arrête pas là. Quand François Mitterrand obtient la Francisque du maréchal Pétain (n° 2202) à la mi-1943, il ne fait que rejoindre Jean Védérine qui l'a obtenue quelques semaines plus tôt (n° 2172) sous le parrainage d'un certain Racine et de Maurice Pinot, lequel, fonctionnaire à Vichy, participera à la création... du MNPGD.

Oublié de tous et, pour tout dire, inconnu des résistants, le MNPGD va faire sa réapparition en 1986. A quelques jours des élections législatives qui vont ramener la droite au pouvoir, François Mitterrand fait publier au « Journal offi-